

RÉDACTION
ADMINISTRATION
BUREAU DES ABONNEMENTS
Imprimerie Suisse Catholique
Fribourg (Suisse)

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 2.50	1.50	1.00
Etranger	4.00	2.50	1.75

Tous les bureaux de poste se chargent de percevoir les prix d'abonnement moyennant une surtaxe de 30 centimes.
Compte de chèque postal 715 59

LA LIBERTÉ

Journal politique, religieux, social

ANNONCES
Publicités
S.A. SUISSE DE PUBLICITÉ
Eug. M. Fierro
Fribourg

PRIX DES ABONNEMENTS

Contour	1 ^{er} trimestre	2 ^e trimestre	3 ^e trimestre	4 ^e trimestre
Suisse	1.00	1.00	1.00	1.00
Etranger	1.50	1.50	1.50	1.50
Rédaction	1.00	1.00	1.00	1.00

Nouvelles du jour

Menace de crise ministérielle allemande. Pour la défense de M. Wilson.

Le parti socialiste allemand, qui porte la responsabilité de la déresse actuelle du pays, pour avoir déchaîné une révolution superflue, quand le prince de Bade négociait avec l'ennemi, aimerait bien ne pas être le maintenant qu'il s'agit de se décider sur des conditions de paix accablantes. Mais il ne peut songer à se dérober, après avoir tant fait pour assurer le pouvoir. Par contre, les deux autres partis gouvernementaux, le Centre catholique et les radicaux, qui sont entrés dans le cabinet sur requête et par dévouement au pays, ont toute liberté de s'en aller. C'est l'intention qu'ils annoncent. Une crise ministérielle redoutable menace donc de souvrir.

Les Français et les Belges n'ont pas tort quand ils font valoir que, n'ayant pas été les agresseurs, ils doivent pouvoir réclamer des indemnités pour tout ce que la guerre leur a fait perdre, sans compter leurs milliers de morts, et les Allemands n'ont pas tort non plus quand ils assurent qu'ils ne pourront jamais payer les sommes qu'on exige d'eux. La conclusion qu'il faut tirer, c'est que la plus formidable des guerres a accumulé des mines que le temps le plus indéfini ne saurait réparer.

La conférence de Versailles va essayer d'établir la paix en alliant ces deux catégories : les justes revendications des uns et l'impossibilité des autres à faire face à leurs dettes. Il est heureux que le président Wilson se décide à rester en Europe jusqu'à ce que les négociations puissent aboutir. On le considère avec raison comme le palladium de la paix, bien qu'Alliés et adversaires lui fassent des reproches plus ou moins amers. A Paris, on ne se cache pas de dire que c'est un idéologue. En Italie, on le voue aux dieux infernaux, parce qu'il persiste à ne pas vouloir céder aux Italiens le port de Fiume, qui se trouve nécessaire pour fournir aux Yougo-Slaves un débouché vers la mer. Le Japon lui fait le grief, en apparence très fondé, de n'avoir pas voulu, quoique imbu d'humanitarisme, déclarer, dans la charte de la Société des Nations, que toutes les races humaines auraient les mêmes droits. Les Yougo-Slaves se demandent pourquoi M. Wilson n'est pas plus carrément en leur faveur ; les Irlandais se disent qu'il pourrait faire décider l'indépendance de l'Irlande s'il exerçait une pression sur M. Lloyd-George. Enfin, l'Allemagne n'a pas de peine à souligner les contradictions qui existent entre les quatorze points du programme de M. Wilson et le traité de paix qu'on lui impose.

De tout cela, il faut conclure que l'homme d'Etat américain a tout fait pour donner satisfaction aux uns et aux autres, mais que des points de vue inconciliables l'ont forcé, pour conserver la paix au sein même de l'Entente, à des concessions et à de tels compromis. La grande idée que M. Wilson a jetée dans le monde d'établir la Société des Nations sur le principe que chaque nation avait droit à la vie et à la liberté, n'a pas pu être réalisée comme il l'aurait voulu, et ce sont les jalouses internationales qui l'ont empêché d'aboutir pour le moment. Qu'on ne s'en prenne donc pas à M. Wilson, mais bien aux passions humaines, qui ont vite fait de prendre la forme de passions nationales.

M. Wilson a dû consentir à un projet de traité que la France tenait à rendre très dur pour les Allemands, parce que les Français ont agité devant lui la crainte de voir l'Allemagne se relever très tôt et se disposer à prendre sa revanche. C'est même cette prévision qui l'a engagé à accepter l'idée d'une alliance défensive franco-anglo-américaine, qui déploierait ses effets le jour où l'Allemagne se livrerait à une nouvelle agression.

Quant à l'irritation des Japonais contre celui qui veut une Société des Nations sans même accepter de considérer tous les hommes comme frères, si elle se justifie théoriquement, elle doit cependant tomber devant cette simple réponse que peut faire M. Wilson : « Il m'est impossible d'irriter dans le statut de la Société des Nations un

principe que je ne pourrais pas faire appliquer en Amérique, parce que la constitution américaine doit respecter celle des différents Etats. Or, dans le sud et l'ouest des Etats-Unis, plusieurs gouvernements ont établi des lois spéciales contre les nègres et contre les jaunes. Tant que ces lois n'auront pas été modifiées, il serait téméraire de vouloir demander au congrès américain la ratification d'un traité de paix qui contiendrait le principe de l'égalité des races. »

Il n'est pas difficile, en reprenant les unes après les autres les objections qu'on fait à M. Wilson, de justifier la conduite de l'homme d'Etat américain. Il est sans doute moins content que personne du traité de paix qu'il recommande, mais, ne pouvant faire adopter mieux, il doit se contenter d'avoir taillé cette veste polychrome dont il veut revêtir la Société des Nations. Quand il l'écrira ses mémoires, nous aurons l'explication des contradictions qu'on lui reproche et des oppositions qu'il a cherché à concilier.

Le dénouement de l'affaire Humbert devant le conseil de guerre de Paris a passé inaperçu au milieu du grand branle-bas diplomatique de Versailles et du coup de tonnerre de la promulgation des conditions de paix. Le sénateur Humbert, qui avait à répondre de l'accusation d'avoir sciemment accepté des fonds allemands pour se rendre propriétaire du Journal, a été reconnu coupable des six chefs de l'accusation par trois de ses juges, tandis que les quatre autres retenaient à sa charge deux au moins des points du réquisitoire et qui suffisaient à le faire condamner. Mais la loi exigeait la majorité absolue des avis, c'est-à-dire l'opinion concordante de cinq juges sur sept. Humbert a donc été mis au bénéfice de la minorité de faveur et acquitté. Mais s'il a esquivé la prison, ce n'est pas moins un homme fini, car le procès a fait voir clair comme le jour que le cynique arriviste avait su de la façon la plus certaine que les actions du Journal prises par Lenoir et Desouches avaient été payées avec de l'argent allemand et que les titres avec lesquels l'homme rachetait ces titres étaient venus d'Allemagne, par l'entremise de Bolo pacha.

Humbert n'a pas voulu trahir son pays, sans doute ; mais son ambition de devenir maître d'une grande feuille parisienne l'a rendu complice d'une manœuvre de l'ennemi, qui espérait se servir du Journal comme d'un porte-voix pacifiste.

Quant à Lenoir, un viveur et un brasseur d'affaires, aux appétits de requin, il a été condamné à mort, son cas relevant de la trahison, car il était prêt à faire toutes les volontés de l'Allemagne, notifiées par le ténébreux Schœller.

LES CHEMINOTS CATHOLIQUES ITALIENS

Milan, 12 mai.

Dans le salon du Cercle catholique (sur la place du Dôme), à Milan, s'est réuni, aujourd'hui, le septième congrès national du syndicat des cheminots catholiques, sous la présidence du député César Nava (Monza), qui, dans son discours, a regretté que le gouvernement se montre trop concédant envers la partie la plus révolutionnaire, en négligeant ceux qui, pénétrés de leurs devoirs, agissent toujours dans les limites légales.

Ont parlé ensuite les députés Cameroni et Degli Occhi, en soulignant les buts du syndicat.

NÉCROLOGIE

L'écrivain Ferdinand Fontana

Lugano, 12 mai.

L'écrivain italien Ferdinand Fontana, de Milan, qui habitait Lugano, est décédé, à l'âge de soixante-neuf ans. Il était arrivé au Tessin en 1898 ; ses idées républicaines, teintées de socialisme, lui avaient valu, à cette époque-là, le même sort qu'à Turati, Romussi, Maino, Deandrea et ad Albertario. Dès lors, il resta chez nous ; ces dernières années, il avait donné sa collaboration au *Corriere del Ticino* et à la *Gazzetta*. Sa production a été abondante et variée, en

prose et en vers : comtes, biographies, essais, drames, mélodrames, comédies, vaudevilles, souvenirs de voyages, à côté d'une quantité innumérable d'articles. Il maniait aussi bien la langue classique italienne que le dialecte milanais. Son talent n'était pas banal : il avait de la verve. Il est regrettable que, dans ses écrits, par-ci par-là, se fassent jour des pointes d'anticléricalisme.

Les élections lucernoises

On nous écrit de Berne :

Le résultat des élections lucernoises de dimanche passé confirme toutes les expériences que la vie politique des cantons offre depuis la guerre : le parti catholique-conservateur maintient et raffermi sa position, le parti radical recule dans les arrondissements urbains et industriels et le parti socialiste hérite des pertes radicales.

Le Grand Conseil lucernois est nommé, depuis 1911, d'après le système proportionnel. Les chefs conservateurs avaient compris que l'exclusivisme radical dans le chef-lieu et dans les communes suburbaines allait profiter démesurément du développement de la ville et de ses faubourgs et accaparer la presque totalité des 48 sièges qui reviennent à l'agglomération industrielle constituée par Lucerne, Kriens, Emmen, Littau, etc. Seule, la proportionnelle pouvait permettre au parti conservateur de faire brèche dans le bloc radical de la capitale. Les événements ont donné raison aux auteurs de la réforme électorale, qui fut réalisée malgré la résistance des radicaux et les hésitations des conservateurs de la campagne.

Après huit ans — les élections de 1915 se sont faites dans l'entente générale, sous l'impression des événements du dehors — le parti conservateur emporte 89 sièges sur 157, gagnant deux sièges. Le parti radical recule de 62 sièges à 53. Le parti socialiste passe de 7 députés à 12, et les grutliens, qui n'étaient représentés que par leur chef, M. Albißer, avancent à 3 représentants. Dans les huit arrondissements où il y avait lutte et où, en tout, 87 mandats étaient en jeu, les radicaux perdent donc 9 sièges, dont deux passent aux conservateurs, cinq aux socialistes et deux aux grutliens.

Les radicaux, aveuglés qu'ils sont, cherchent déjà à se consoler en mettant leur défaite sur le compte de l'abstention de leurs partisans. C'est tout autre chose que l'on constate en parcourant les chiffres de la votation. Les radicaux ont perdu presque 1100 voix depuis 1911, en ville, et les socialistes et grutliens en ont gagné 1300, le parti conservateur maintenant ses effectifs. La conclusion s'impose : les radicaux lucernois, comme leurs amis de Soleure, Bâle, Berne, Zurich et Saint-Gall, voient leur aile gauche, les ouvriers et employés, faire défection et passer au socialisme, le fils légitime du libéralisme.

L'avance socialiste n'a rien de menaçant, d'ailleurs, en ce qui concerne la politique nationale ; sur le terrain fédéral même, le chiffre total des voix socialistes, environ 2800 ou 3500 avec les grutliens, ne paraît guère garantir un siège de conseiller national à l'extrême-gauche ; l'importance de l'avance socialiste réside entièrement dans le domaine communal, les radicaux étant délogés définitivement de la majorité dans la ville de Lucerne. Les élections communales qui auront lieu prochainement, et cela la première fois sous le système proportionnel, vont consacrer la chute du régime radical en ville et affaiblir encore l'influence de l'idée radicale, qui ne possèdera plus les ressources d'une administration exclusive.

Le succès très brillant du parti conservateur catholique est dû à diverses causes. D'abord, les différents groupes sociaux ont travaillé en parfaite union ; notamment, une place convenable a été faite aux chrétiens-sociaux, dont quatre hommes de confiance entrent au parlement cantonal. D'autre part, le mouvement des jeunes, qui apportent leur enthousiasme et leur absolutisme de principes dans la lutte, a fait beaucoup de bien au parti conservateur, qui souffrait, disaient quelques-uns, d'un certain manque de tempérament conquérant et d'esprit offensif. Le moral du parti catholique est excellent, pendant que les radicaux pâtissent de la crise aiguë qui s'est emparée du radicalisme suisse partout où l'élément campagnard, sain et robuste, est remplacé, dans la direction des affaires du parti, par les éléments flottants et brouillons du jeune-radicalisme, qui croit trouver le salut dans une course effrénée pour dépasser les appétits insatiables des socialistes.

La Suisse catholique et conservatrice entière se réjouit du succès de nos amis lucernois, l'intégrité et la consolidation des positions conservatrices dans les cantons catholiques étant d'une importance capitale pour le développement et l'avance du mouvement catholique dans les cantons mixtes et dans la diaspora.

La conférence de Paris

Si l'Allemagne ne signe pas la paix

Paris, 13 mai.

Le conseil suprême économique a tenu, mardi, sa 17^e séance. Il a décidé de maintenir les restrictions économiques à l'égard de la Hongrie tant que la situation y demeurera incertaine.

Quant à l'Allemagne, le conseil a examiné les mesures économiques qu'il conviendrait de prendre dans le cas où les plénipotentiaires allemands refuseraient de signer. Le rétablissement d'un blocus étroit est prévu. Le conseil s'est occupé de la situation alimentaire dans les provinces baltes.

Londres, 13 mai.

L'agence Reuter croit savoir que, si les Allemands n'acceptent pas les conditions de paix, ce qu'on estime peu probable, toutes les dispositions militaires seraient prises pour permettre aux armées alliées d'avancer comme elles l'ont fait et si les conditions d'armistice n'avaient pas été acceptées.

Versailles, 13 mai.

Le comité de guerre interallié s'est réuni mardi après midi, au Trianon-Palace.

Paris, 13 mai.

Selon l'*Echo de Paris*, les Alliés paraissent décidés à donner aux Allemands seulement une huitaine de jours après le 22 mai pour fournir leurs observations d'ensemble, revêtant une forme définitive.

Nouvelle note de M. Brockdorff-Rantzau

Paris, 13 mai.

(Havas.) — Les journaux signalent que la délégation allemande va envoyer une nouvelle note à M. Clémenceau.

Selon l'*Echo de Paris*, cette cinquième note du comte Brockdorff reprend les thèmes répétés par la propagande allemande et oppose aux décisions des Alliés, relatives aux colonies, la suggestion sur l'internationalisation des colonies africaines.

Versailles, 13 mai.

(Havas.) — Le comte de Brockdorff-Rantzau a pris connaissance de volumineux dossiers ramenant d'Allemagne par un courrier. Puis il a rédigé avec ses cinq collaborateurs une note pour l'Autriche, qu'un courrier emportera dans la soirée.

Le conflit de l'Adriatique

Paris, 13 mai.

(Havas.) — Selon le *Petit Parisien*, toutes les formules antérieures envisagées en vue de donner une solution à la question de l'Adriatique ont été abandonnées.

Le Parlement de Belgrade demande que la Dalmatie soit consultée sur son sort.

Entre l'Italie et l'Allemagne

Rome, 13 mai.

Le gouvernement italien enverra une commission composée de fonctionnaires, commerçants et industriels, en Allemagne, afin d'y étudier les possibilités d'une reprise des relations avec le commerce et l'industrie de l'Allemagne. Les délégués pour l'industrie des soieries, couleurs, et charbon ont déjà été nommés. Une assemblée des industriels qui se tiendra à Rome fixera les lignes directrices.

A Munich

Munich, 12 mai.

Dans une proclamation, Hoffmann s'élève contre les crimes commis des deux côtés. Il promet un jugement sévère aux criminels, l'indulgence à ceux qui ont été égarés, la liberté aux innocents.

Le gouvernement ne rentrera pas à Munich avant le commencement de juillet.

La garnison de Munich va être immédiatement licenciée à cause de son attitude suspecte à l'égard des troupes prussiennes.

Le gouvernement promet 10,000 marcs de récompense à qui livrera les meneurs, le Dr Levien et Lévine, accusés de haute trahison.

En Ukraine

Cracovie, 11 mai.

On apprend ici des détails intéressants sur la situation en Ukraine.

Kief est actuellement aux mains d'un gouvernement de l'ataman Zielenyi. Celui-ci, après avoir été soldat dans l'armée tsariste, avait formé, en 1918, une grande bande de volontaires et d'assassins. Petlioura, à cette époque-là, dictateur ukrainien, ne réussit pas à battre les forces de Zielenyi fortes de 6000 hommes. Zielenyi prit alors le parti des bolchévistes, entra avec eux à Kief, s'enfuit, mais entra à Kief à la tête de 20,000 hommes, et y renversa le gouvernement bolchéviste.

Les restes de miss Cawell

Bruxelles, 13 mai.

(Havas.) — La translation des restes de miss Cawell, fusillée par les Allemands pendant l'occupation, a provoqué une grande manifesta-

tion patriotique. Le corps a été transporté à la gare, sur un affût de canon, au milieu d'une affluence énorme et recueillie. Des détachements belge, anglais et américain y participaient. Des enfants des écoles formaient la haie. Le corps, transporté à Ostende, partira de là pour l'Angleterre.

A VERSAILLES

Versailles... Ce mot évoque pour moi de beaux souvenirs, alors que j'habitais Paris.

Pendant la semaine, la cité versaillaise est à plus paisible qu'on puisse imaginer. Nulle rumeur de ville industrielle ne trouble sa tranquillité. Aucune cheminée ne montre d'usine ne détruit l'harmonie de son ciel. La ville douce et discrète est la seule dont Versailles s'honore. C'est l'existence qui convient à cette ville, gardienne fidèle des plus grands souvenirs de la royauté de France.

Le dimanche, quand le temps s'y prête, une nuée de Parisiens envahit la banlieue versaillaise, le parc du château et le château même, qui restera bien longtemps encore une attraction irremplaçable.

Versailles, je l'ai vu souvent. Mais je ne l'ai jamais si bien contemplé, si bien senti, si bien compris, un soir de tiède popularité, où la foule immense, vertigineuse par le nombre de ses têtes, en colue gaie et cependant ordonnée, admirait les grandes eaux, prodigieusement illuminées, aux sons d'un invisible orchestre aux notes inspiratrices de gloire ou de mélancolie.

A observer ce peuple recueilli, où les bourgeois coudoyaient les ouvriers, j'ai compris merveilleusement, dans une divination rapide émanée de l'ambiance, qu'il n'y avait plus, pour toute cette foule, à cette heure unique et souveraine, qu'une seule affection : la France.

Accompagné de mon meilleur ami, je laissai la foule à sa patriotique émotion, et nous allâmes, tous deux, deuisant de littérature et de politique internationale, nous promener devant le château. La soirée de juin, douce et tiède, glissait sur nous comme une caresse, avec la grisaille partout présente de parfums de fleurs endormies dans les parterres. Le parc noble dans ses lignes et ses infinies profondeurs de clair-obscur, disposé avec cette science de bon goût allié à la majesté de l'ordonnance, qui fut la gloire de Le Nôtre, s'étendait devant nous sous une magnétique clair de lune. Onze heures tintèrent dans le silence. Jamais le château ne me parut plus beau. Nul artiste, si difficile soit-il, ne peut rêver façade plus sobre et plus imposante. C'est toute la majesté du grand siècle de Louis XIV dans son omnipotence et sa volonté qui se révèle ici et parait commander encore par la concentration puissante des lignes de cette architecture splendide et sans rivale au monde. R. M.

Nouvelles diverses

Le président du Brésil, Pessoa, arrivera, demain jeudi, à Rome, en vue de faire une visite au Quirinal.

Le roi Nicolas du Monténégro est arrivé, en strict incognito, à Rapallo (province de Gènes).

Confédération

Société suisse des chimistes

Demain jeudi, 14 mai, et vendredi, 15 mai, à Soleure l'assemblée annuelle des chimistes analystes de la Suisse, sous la présidence de M. Evéquoz, chimiste cantonal à Fribourg.

Le programme que nous avons sous les yeux indique des communications fort intéressantes. Signalons celles qui paraissent avoir un rapport particulier avec l'agriculture :

Nouveaux points de vue pour l'appréciation des fourrages ;

Une expérience de laboratoire concernant la conservation de l'azote du purin ;

La question de la garantie de la teneur en graisse du fromage.

C'est à l'ouverture de la séance de vendredi que M. Evéquoz fera son rapport présidentiel.

Grippe et mobilisation

Le régiment jurassien a été mobilisé hier, mardi, à Tavannes. La grippe sévissait à nouveau avec intensité, notamment à Tramelan et à Saignelégier, de nombreuses dispenses ont été accordées.

On sait que le régiment jurassien se rend à Zurich.

Oberland bernois

La reprise du trafic sur la ligne Lauterbrunnen-Mürren a lieu aujourd'hui, 14 mai.

L'électrification de nos chemins de fer

Depuis lundi, presque tous les trains de la ligne Ostermündigen-Thoune marchent à l'électrification.

Une manifestation à Zurich contre la vie chère

Hier après midi, mardi, à Zurich, sur la place Helvétia, 3000 ouvrières, après avoir entendu Rosa Bloch, se sont rendues en cortège devant l'office cantonal de l'alimentation, pour manifester contre les prix des denrées alimentaires et la pénurie des logements. Une délégation de trois femmes et deux hommes s'est rendue à l'office de l'alimentation.

Le président du gouvernement, M. Ernst, a demandé à la délégation les adresses des victimes de la pénurie, ainsi que les adresses de toutes les manifestantes.

Lorsque la foule, après deux heures d'attente, entendit les résultats de l'entrevue, elle poussa des cris de menaces.

Il a été décidé de porter la chose devant le Grand Conseil et d'organiser prochainement une grande action de protestation.

LA VIE ÉCONOMIQUE

Les produits anglais en Suisse

L'organe du département de commerce de Grande-Bretagne consacre un article fort intéressant aux échanges commerciaux entre la Suisse et l'Angleterre.

« Si, y est-il dit, l'Allemagne, par sa position, était en mesure de fournir la Suisse abondamment, rapidement et à bon marché, l'Angleterre n'a jamais fait un effort sérieux pour se créer une clientèle suisse importante. Et, pourtant, les produits anglais ont une excellente réputation en Suisse. Le prix des transports peut augmenter le coût des métaux, du charbon et des machines venant d'Angleterre, mais, si le Rhin est rendu libre de Rotterdam à Bâle, la Suisse pourrait être avantageusement approvisionnée en produits de tout genre dont elle a besoin et que l'Angleterre peut lui fournir.

« Les tissus de coton, le fil, les matières premières, les aciers de Sheffield, les produits chimiques, les teintures, les chaussures et les objets de cuir, par exemple, pourraient être vendus en Suisse à des prix très modérés, si les Anglais étudiaient mieux les besoins du marché suisse. Mais il faudrait que ces produits fussent vendus comme tels par des maisons sérieuses et non pas des maisons, soi-disant anglaises, qui en vendent un peu pour en faire passer beaucoup d'autres venant d'ailleurs.

« Si, comme cela semble se confirmer, une grande fabrique de chaussures de Suisse accapare tous les magasins de chaussures du pays pour établir un monopole désastreux pour le public, il serait dans l'intérêt de tous de faire venir de la chaussure anglaise, solide, bien faite et bon marché, pour amener une diminution des prix. De même, la confection anglaise pourrait rivaliser avantageusement avec la confection d'ailleurs, qui est bon marché parce qu'elle ne vaut pas cher. »

PETITE GAZETTE

Le Rantzau de la galerie des Glaces

Du Temps de Paris : Le comte Brockdorff-Rantzau se doute-t-il que, presque exactement au-dessous de la galerie des Glaces, où sera signée la paix de Versailles, se trouve l'image d'un de ses ancêtres, qui est une célèbre et curieuse figure de l'histoire : Josias de Rantzau, *maréchal de France* ! Brillant seigneur, intrépide condottiere et buveur non moins terrible, le comte Josias perdit, au service du roi de France, un œil, devant Dôle. Une main et une jambe devant Arras. Pour son indomptable bravoure — il reçut 60 blessures dans sa vie — Gaston d'Orléans lui donna, de sa main, en 1654, le bâton de maréchal. Son portrait, exposé dans la « salle des Maréchaux », le représente caracolant sur son cheval, sa jambe de bois posant sur l'étrier, sa main absente remplacée par un crochet retenant ses rênes, son œil mort recouvert d'un large bandeau noir.

L'argent français aux champs de courses

Dimanche, au champ de courses de Longchamp, la recette aux entrées s'est élevée à 245,000 francs environ, tandis qu'avant la

guerre les recettes des dimanches de mai variaient de 116,000 à 120,000 francs. Quant au chiffre des affaires au Pari mutuel, il a atteint près de 4 millions, exactement 3,852,865 fr.

Pour les six premières réunions sportives qui ont déjà eu lieu aux hippodromes suburbains, près de 10 millions ont été engagés au Pari mutuel.

FAITS DIVERS

ÉTRANGER

Tremblement de terre

Un tremblement de terre qui s'est produit hier mardi, à l'île Fuerta Ventura (archipel des Canaries), a causé quatre morts. Les secousses accompagnées de bruits souterrains continuèrent. La population fuit.

Echos de partout

M. PADEREWSKI A PARIS

M. Paderewski avait assisté à la représentation de l'Opéra.

Il dinait, ce soir-là, au Cercle interallié et le maître d'hôtel, qu'on pressait d'activer le service, répondait :

« C'est impossible ! Le repas ne serait plus ce qu'il doit être. »

M. Paderewski s'inclina devant cette objection d'un artiste consciencieux et jaloux de maintenir l'intégrité de son œuvre. Il dut envoyer à l'Opéra des émissaires successifs pour annoncer qu'il n'arriverait qu'à neuf heures et demie, puis à dix heures.

M. Paderewski entra dans la loge présidentielle au moment où le rideau baissait à la fin de *Rigoletto*, qui composait le programme avec la *Tragédie de Salomé*. L'orchestre joua aussitôt l'hymne national polonais qui fut salué, ainsi que M. Paderewski, par des acclamations et des applaudissements prolongés et toujours renaissants. L'auditoire était ému en entendant, pour la première fois, ces accents qui célébraient la reconstruction d'un peuple qui fut toujours cher à la France.

Le gouvernement avait eu l'idée délicate de déléguer, pour recevoir M. Paderewski, un haut fonctionnaire dont le nom devait lui être agréable : M. Klobukowski, ministre plénipotentiaire.

M. Paderewski lui demanda quel lien de parenté il avait avec le patriote polonais du même nom :

« C'était mon père, répondit M. Klobukowski. »

Lamartine devenu homme politique dédaignait un peu les *Méditations*. Il écrivait quelque part que la poésie n'avait été que la moindre occupation de sa vie. M. Paderewski ne renie pas son passé d'artiste. Il dit à M. Buser qui alla lui porter dans sa loge les compliments de l'orchestre :

« Je compté dans l'orchestre d'excellents amis avec qui j'ai joué au Concert Lamoureux. »

MOT DE LA FIN

Une dame s'adressant à un peintre :

« Cher maître, est-ce bien difficile de faire de la peinture ? »

« Pas du tout... la difficulté ne commence que quand on veut la vendre. »

La région de Blonay et des Pléiades

Parmi les sites enchanteurs du canton de Vaud, la région de Blonay et des Pléiades est un des plus appréciés. A cette époque de l'année surtout, sous la féerie des cerisiers et des pruniers en fleurs, le coup d'œil est merveilleux. Les prés disparaissent littéralement sous les dômes blancs, tandis que les narcisses préparent leur floraison, odoriférante. A Saint-Légier, leurs étoiles piquent déjà les prés verts. A Blonay, leurs boutons crème se balancent par milliers sous la brise. Dans quelques jours, de Blonay aux Pléiades, ce sera un éblouissement de blancheur. Nulle part, le printemps n'est à la fois plus frais et plus rutilant. Les élégantes voitures des chemins de fer électriques sveveysans permettent aux touristes les plus modestes une excursion dans la contrée.

De Fribourg à Bruges

Voici quelques détails sur le voyage à Bruges des enfants belges rapatriés de Suisse :

Notre convoi comprenait 350 enfants et 150 adultes depuis Bâle, où avaient rejoint les groupes de Lucerne et du Jura, 30 convoyeurs, messieurs et dames, de Fribourg, Lausanne, Bienne, Lucerne et du Valais. Une voiture-ambulance de la Croix-Rouge occupait le centre du train ; elle a rendu de bons services tout le long de la route. A Bâle, une collation nous a été aimablement offerte par la Croix-Rouge américaine ; puis nous passons la frontière sans encombre. Voici Saint-Louis, première localité de l'Alsace reconquise. Les enfants acclament les troupiers français qui occupent la gare. Les soldats répondent amicalement. Nous entrons à Mulhouse avec la nuit. A Strasbourg, une avarie de freins occasionne une demi-heure d'arrêt. La nuit est longue. Les enfants dorment pour la plupart ; on les a disposés plus ou moins confortablement avec un matériel de couchage improvisé, des sacs sur les banquettes, d'autres dessous, d'autres le long des couloirs, d'autres dans les filots. On a éteint les lumières et on roule avec la trépidation uniforme et saccadée d'un express en marche.

Avec le petit jour, nous entrons en gare de Metz. Je m'attendais à la voir très endommagée par les multiples attaques d'avions relâchés par les communiqués. L'édifice lui-même porte peu de traces des dégâts ; ceux-ci ont été déjà réparés ; les bombes ont porté plutôt sur les lignes, qu'on s'est hâté de remettre en état. La cathédrale profile dans le clair-obscur d'un matin nuageux sa silhouette élevée de son majestueux vaisseau.

Le pays est bien cultivé et les vastes campagnes labourées des plaines lorraines n'attendent que la chaleur du printemps pour verdoyer et prospérer. Il y a sur les voies de garage des trains entiers de wagons allemands chargés de houille et de charbon ; le précieux combustible ne semble pas se douter de l'anxiété avec laquelle on attend son arrivée en Suisse. Le matériel de transport est usé, archi-usé, fourbi ; les wagons ont beaucoup de vitres brisées ; les locomotives sont noires de fumée et encrassées.

A partir de Thionville, commencent les tribulations ; vers le milieu de la longue rampe qui mène à Heltingen-la-Grande, notre machine donne des signes manifestes d'épuisement. La vitesse diminue à vue d'œil et, finalement, c'est la panne en rase campagne. On coupe le train en deux ; le premier tronçon continue jusqu'à la gare ; le reste demeure en détresse jusqu'à ce qu'il soit remorqué sur le palier. Nous perdons là une heure et demie.

Plus loin, sont des camps d'Américains formés de baraquements. L'animation y règne et rappelle les armées d'autrefois prenant leurs quartiers d'hiver dans l'intervalle d'une campagne à l'autre. Le banancier étouffé qu'un de nos jeunes voyageurs brandit à la fenêtre provoque leurs vigoureux vivats.

La ville de Luxembourg est signalée ; mais la série noire reprend. La machine, à bout de souffle, refuse le service, et nous abandonne à 2 kilomètres de la gare. Nous passons là une heure à croquer le marmot et à regarder passer des trains plus heureux que le nôtre. Enfin, voici venir une autre machine qui ne semble pas beaucoup mieux en point que celle qui nous a si pitoyablement faussé compagnie et qui nous traîne jusqu'à la gare. Là, du moins, la panne a moins mauvaise façon. Nous la subissons pendant une demi-heure. Les enfants commencent à s'impatienter. A chaque instant, ils demandaient si on était sur territoire belge, et ces arrêts incessants, qui retardent d'autant l'arrivée si désirée à destination, énervent tout le monde.

Enfin, on démarre ; on franchit la douane luxembourgeoise et voici les uniformes belges. Ce sont alors des cris d'enthousiasme et des démonstrations de joie. Les cris de « Vive la Belgique ! » partent de toute l'étendue du train et se renouvellent à la vue du moindre homme d'équipe ou garde-barrière qu'on aperçoit. Vers 11 heures, nous arrivons à Arlon.

Ici apparaissent les premiers vestiges de la guerre, sous la forme de locomotives peinturlurées en vert, jaune, blanc, d'un aspect étrange. Elles sont encor revêtues de leur maquillage couleur de terroir destiné à les dissimuler à la vue des avions. Il faut attendre jusqu'à 1 heure et demie, pour avoir la voie libre. On traverse ensuite les vallonnements des Ardennes, et au fur et à mesure qu'on avance, on aperçoit d'autres traces des dommages de la guerre : dépôts de rails tordus, toits détrempés, guérites démolies ; ici un long train de voitures, de camions automobiles plus ou moins avariés ; là, un parc de caissons de voitures d'artillerie, de pièces de divers calibres.

Vers 4 heures, on signale les approches de Namur ; voici la ligne des forêts, les maçonneries des casernes et des revêtements ; on franchit la Meuse, fleuve historique par excellence. On voit des maisons effondrées, des toits crevés, des façades éventrées ; le quartier de la gare a été éprouvé et la vaste marquise a presque toutes ses vitres brisées. Le temps d'échanger quelques impressions avec des personnes qui stationnent sur le quai, et nous repartons vers Bruxelles.

On admire les belles campagnes du Brabant, revêtues de leur parure printanière, et heureusement épargnées par les fureurs dévastatrices. Les terres sont partout soigneusement cultivées et révèlent la richesse agricole de la région meusienne. Plus loin, d'innombrables serres, disposées symétriquement comme une ville de verre, ont conservé intacts les précieux cepts qui produisent le raisin de Bruxelles, et pourtant quelle belle cible pour avions !

A 6 heures, nous sommes dans la gare du quartier Léopold, où nous ne nous arrêtons guère, car nous avons un fort retard. On passe ensuite un tunnel sous une partie de la grande ville, et, après avoir traversé la Senne, nous entrons dans la plaine des Flandres, qui étend à perte de vue le vert tapis de ses prairies et de ses champs, coupés de rizières d'arbres, orientés dans toutes les directions, et c'est ainsi jusqu'à la mer. De petites fermes à un rez-de-chaussée construites en briques passées à la chaux et posées comme à même le sol piquent le paysage de taches blanches et, ici et là, posés sur un monolithe, des moulins à vent lancent leurs énormes bras à claire voie dans l'espace et donnent au paysage sa caractéristique spécifiquement flamande.

La nuit arrive trop vite à notre gré, car nous approchons des régions atteintes. A Alost déjà, les avions ont signalé leur passage ; ce sont surtout les usines qui ont attiré leurs attaques, et plusieurs d'entre elles étaient les ruines de leurs hautes cheminées et de leurs vastes corps de bâtiments. Beaucoup d'édifices privés, principalement aux alentours des gares, témoignent, par l'état de leur toiture ou même de leur façade, de l'action dévastatrice des terribles engins de l'air. Mais l'obscurité est maintenant complète, et ce n'est que par le ralentissement accentué du train que nous avons l'impression de traverser des parages dangereux.

Des levées de terre de chaque côté de la ligne accusent des travaux considérables de réfection de voie ; on passe l'Escaut sur un pont de fortune, et, avec une lenteur extrême, nous pénétrons sur l'emplacement de ce qui fut la gare de Saint-Pierre de Gand, magnifique édifice, récemment construit en vue de l'exposition, et qui était ouvert à l'exploitation depuis peu de mois. L'explosion l'a fait disparaître d'un coup, et des barreaux renferment les services ferroviaires. Plus loin, le viaduc sur la Lys a sauté comme le reste ; il a fallu amener la ligne presque à fleur d'eau, en attendant la reconstruction du pont primitif. Il y a là des dégâts énormes causés par les Allemands au moment de leur retraite sur Alost et Bruxelles.

Ce n'est que plusieurs kilomètres plus loin que le train reprend un peu de vitesse, au grand soulagement de tous ; on a hâte d'arriver, car la fatigue est grande. Enfin, des lumières qui brillent au loin signalent l'approche de Bruges, et nous entrons dans sa belle gare gothique à 11 h. au lieu de 6 heures comme cela avait été prévu. Nous sommes reçus bien aimablement par un comité à la tête duquel se trouve M. le major-médecin Valemans. Quelques parents qui n'ont

pas perdu patience attendent dans le grand hall, qui ressemble davantage à une nef d'église qu'à une salle de gare. On crie leurs noms à la colonne, et on voit se détacher un garçon, une fillette qui s'avancent avec des yeux écarquillés, reconnaissent leur père, leur mère, qui, eux, sont hésitants, examinent et finalement ouvrent leurs bras, et pleurent, embrassent leurs enfants qu'ils n'ont plus revus depuis quatre ans et qui leur paraissent si grands, si nouveaux, si changés. La scène est toujours émotionnelle. Malheureusement, les pauvres gens ne peuvent s'entendre ; les parents ne parlent que flamand ; les enfants, surtout les plus petits, ne parlent que français ; il faut recourir à des interprètes pour mettre en communication le père et le fils, la fille et la mère.

Comme la plupart des parents habitent à grande distance dans les diverses localités de la province, ils viendront successivement reprendre possession de leur progéniture les jours suivants, et, en attendant, tout notre petit monde est conduit à l'Institut Saint-Georges, où il passera la nuit, reprendra des forces et se préparera pour le retour au foyer, si tant est qu'il n'a pas été détruit par les obus. Et c'est ainsi que se fit le voyage de Fribourg en Uechland à Bruges la flamande. E. B.

FRIBOURG

Grand Conseil

SESSION ORDINAIRE DE MAI

Stance du 9 mai

Présidence de M. Reichen, président

Comptes de l'Instruction publique

M. Alphonse Gobet fonctionne comme rapporteur et M. Perrier comme commissaire du gouvernement.

Section I. Personnel : 11,353 fr. (Budget : 12,650 fr.). Adopté.

Section II. Instruction primaire : 332,025 fr. 57 centimes (332,295 fr. 40). Adopté sans observation.

Section III. Instruction secondaire : 324,551 francs 70 cent. (258,077 fr.). M. le Rapporteur et M. le Commissaire du gouvernement justifient une augmentation de 20,000 fr., conséquence de la nouvelle loi sur le subventionnement des écoles secondaires, et une autre de 27,000 fr. due au renchérissement des denrées et du combustible à l'Ecole normale de Hauteville. La section est approuvée.

Section IV. Enseignement supérieur et établissements scientifiques : 161,741 fr. 90 (Budget : 166,010 fr.). Adopté.

Section V. Impression et éclairage : 18,931 fr. 55 cent. (23,000 fr.). M. le Commissaire du gouvernement déclare que toutes les factures de cette section n'étaient pas parvenues à la Direction en fin d'exercice.

A une observation de M. Blanc, concernant le poste de l'éclairage, MM. les conseillers d'Etat Perrier et Musy répondent que ce poste a été complétement suivant le désir du Grand Conseil. La section est approuvée.

Section VI. Personnel des archives : 17,373 fr. 50 cent. (11,300 fr.). Le surplus de dépenses concerne le transfert des archives aux Augustins. Adopté.

Les comptes de l'Instruction publique sont approuvés.

Messages et décrets

Il est donné lecture de deux messages accompagnant les comptes de l'Ecole normale de Hauteville et de l'Asile de Marsens, ainsi que de deux projets de décrets concernant l'achat d'un camion et la correction de la route cantonale Guin-Morat, en aval du pont de Schifonen. La commission chargée de rapporter sur ce dernier objet est composée de MM. Charles Chassot, Eugène Chatton, Fracheboud, Jakob Gutknecht, Michel Perrier et Pélissard.

L'ouverture de la session

M. Musy, directeur des finances, croit qu'il est nécessaire de revenir sur la décision prise la veille, concernant la continuation de la ses-

AU RETOUR

Par HENRI ARDEL

Dans leurs causeries, parfois, Odette parlait de son père, presque jamais de sa mère, surtout de leurs rapports ; simplement, en quelques mots brefs, elle répondait à la question de politesse qu'Hélène ne manquait point de lui adresser à son arrivée au sujet de la comtesse ; et c'était tout. Il semblait même que, pour elle, ce fut un bien-être d'oublier, dès qu'elle entra chez Mme de Bressane, son milieu habituel, ceux qu'elle y voyait ! Mais, à chaque instant, un mot travaillait en elle une aversion, un mépris de la vie mondaine, d'une si étrange intensité, qu'Hélène n'osait point lui en demander la raison. Quel sentiment la poussait à parler ainsi ? Avait-elle surpris dans ce monde qu'elle détestait quelque propos sur sa mère qui l'avait atteinte de façon indélébile ?... Si cela était, elle n'en laissait rien voir ; et jamais Hélène ne se fut permis une réflexion, même indirecte, qui pût lui révéler ce que la jeune fille pensait de sa mère... Mais elle était d'esprit trop pénétrant pour n'avoir pas compris que l'indifférence non dissimulée de Mme de Guerles pour sa fille creusait au cœur d'Odette une plaie vive, que le moindre froissement faisait tressaillir ; et avec sa délicate bonté, elle s'efforçait de calmer la révolte sourde de cette enfant aimante et abandonnée moralement, qu'elle sentait souffrir à toute minute de son abandon.

mère, même arrivait-elle chez Mme de Bressane toute frémissante encore au souvenir d'un mot blessant qui l'avait atteinte. Mais peu à peu, tout en causant avec la jeune femme, sans en avoir conscience, elle lui révélait la tristesse de son enfance solitaire ; pauvre petite créature grandie dans un intérieur sans union, où, même devant elle, toute jeune, des scènes violentes éclataient entre son père et sa mère ; des scènes dont le souvenir la hantait ensuite et lui causait une sorte d'effroi...

Elle avait grandi, livrée à des gouvernantes, sans cesse changées, jusqu'au jour enfin où était venue Edith O'Kelly, une pauvre fille, modeste, effacée, d'apparence insignifiante, qui s'était prise d'un véritable culte pour l'enfant à elle confiée, mais sur qui jamais elle n'avait su acquérir d'influence, incapable de diriger cette petite fille passionnée, dont l'âme et l'esprit se développaient au hasard de la nature et des circonstances. Par bonheur, il s'était trouvé que cette fillette fongueuse, rebelle à toute discipline, avide de s'instruire à un point presque effrayant, était en même temps d'une droiture fière, ayant le mépris inné de tout ce qui n'était ni loyal ni vrai, des abaissements nés d'une lâcheté morale... Et ainsi, elle avait été sauvée de bien des dangers qui paraissaient fatalement devoir l'atteindre, dans sa situation d'enfant placée entre un père et une mère séparés, chez lesquels, tour à tour, elle passait, les entendant se jurer l'un l'autre, ayant dans sa mère un exemple vivant du dédain des règles de conduite partout admises.

Et plus d'une fois, Hélène pensa que, avec une éducation semblable, c'était un miracle qu'elle fût restée aussi réellement jeune ; car

elle l'était, la jeune femme n'en pouvait plus douter maintenant qu'elle la connaissait bien. Et elle se plaisait à entendre son joli rire clair qui ne résonnait nulle part ailleurs qu'à l'hôtel de Bressane où elle se sentait désormais une enfant de la maison, ayant son charmer Simone qui ne s'effarouchait point qu'elle fût aussi caressante avec sa mère.

Enveloppée par la tendresse de Simone, l'affection de Jean et d'Odette, très souvent réunis chez elle, Hélène se sentait réellement moins triste ; et les jours de ce mois de mai ensoleillé furent les meilleurs qu'elle eût connus depuis des années. Ils coulaient tout elle insaisissables, endormant l'acuité de ses souvenirs, sans lui rendre pourtant confiance en l'avenir.

« Je voudrais immobiliser ma vie, disait-elle parfois à Jean, avec son faible sourire. En ce moment, je suis heureuse autant que je puis l'être. »

Puis, un jour, une ombre glissa sur ce fragile bonheur, la santé de Simone. Le mieux qui pendant l'hiver s'était manifesté dans l'état de l'enfant ne se soutenait pas. Elle ne se plaignait pas, mais l'affinement excessif de son visage était significatif. Et de l'instant où Hélène en eut conscience, la crainte tant de fois éprouvée reprit l'entière possession d'elle, rejetant bien loin toutes ses autres impressions. L'horrible inquiétude ne la quitta plus, alors même qu'elle causait dans un salon, qu'elle remplissait ses devoirs de femme du monde ou de maîtresse de maison, même en la présence d'Odette, même en celle de Jean.

Bien vite, tous deux remarquèrent que, sur elle, s'était abattu un mystérieux souci qui devait être bien pesant, puisqu'elle en était ainsi

ébranlée, Odette, avec son instinct de femme, et, la première, l'intuition de la vérité, frappée de l'affaiblissement de Simone ; et, un soir qu'elle dinait, avec Jean, chez Henriette d'Artaud, elle lui dit, confiante comme auprès d'un ami sûr :

« Ne trouvez-vous pas que Mme de Bressane est bien triste en ce moment ?... Je crois qu'elle est très inquiète au sujet de Simone, qui n'est vraiment pas bien... »

« Vous la trouvez plus faible ? »

« Oui, beaucoup, tellement que j'en suis effrayé pour elle et pour sa mère. Maintenant j'ai compris tout ce qu'elle était pour Mme de Bressane ! Si un... malheur enlevait à Hélène sa pauvre petite fille, ni vous, ni moi, ni personne ne la consoleraient. Elle ne supporterait pas ce nouveau chagrin. Simone est sa vie même ; elle disparaît, tout le reste du monde n'existerait plus pour Hélène. »

Jean tressaillit. Ce qu'Odette disait là, c'était l'expression même d'une idée secrète et douloureuse qui s'insinuait en lui, sans qu'il voulût se l'avouer. Plus d'une fois déjà, il avait eu l'impression que nulle créature humaine n'occuperait jamais dans le cœur d'Hélène la place possédée par le petit être que ses soins de toutes les heures avaient peut-être seuls sauvé, jusqu'alors.

Et pour fuir sa pensée, il demanda :

« Vous a-t-elle parlé de son inquiétude ? »

« Non, vous savez qu'elle ne se plaint jamais. »

C'était vrai, jamais elle ne se plaignait et elle semblait même redouter qu'on lui parlât de sa peine secrète. Mais le lendemain même du soir où il avait causé avec Odette, Jean fut

à tel point frappé de l'expression navrée du sourire de la jeune femme, qu'une question lui vint irrésistiblement :

« Chère, qu'avez-vous ? Ne voulez-vous pas me dire ce qui vous tourmente ? »

« Alors, soudain, comme si l'accent d'affection profonde dont il lui avait parlé eût brisé le secret de ses lèvres, elle laissa échapper l'aveu qu'elle retenait par une sorte de crainte superstitieuse. »

« Ce qui me tourmente ? Regardez Simone et vous le comprendrez. O mon ami, maintenant elle ressemble... de quelle façon effrayante... à son frère, le dernier enfant que j'ai perdu. J'ai peur pour elle... j'ai peur ! » (A suivre.)

Sommaire des Revues

Pages d'art. — Voici le numéro d'avril, un des plus intéressants qui aient paru, et certainement le plus homogène.

Il est tout entier consacré au Valais, grâce au talent de deux artistes qui lui ont voué toute la ferveur de leur attachement, presque un culte.

L'un, M^{me} Marguerite Vallat-Giffard, n'est plus. Elle n'a laissé que des regrets et une œuvre remarquable par le mélange de sensibilité et de force qui la caractérise. Pages d'art reproduit 23 tableaux et dessins de cette artiste, dont une planche en couleur, et M. John Pisteur lui consacre un article ému.

L'autre, M. Henri de Ziegler, heureusement toujours bien vivant, parle du Valais de façon très originale, et, en quelques pages, caractérise la nature et les gens, avec une saveur de style qui sera très appréciée.

Ce numéro aura certainement un grand succès.

Dernière Heure

La conférence des Alliés

Paris, 14 mai.

(Havas.) — Les quatre chefs des gouvernements des Etats-Unis, de France, de Grande-Bretagne et d'Italie se sont réunis hier matin, mardi, et ont examiné les différentes questions se rattachant à l'arrivée des plénipotentiaires et à la remise des conditions de paix qui seront faites à l'Autriche.

La délimitation des frontières de la Hongrie et de l'Autriche est réglée depuis lundi. Il est actuellement procédé à la liquidation des clauses financières devant être insérées dans les deux traités.

Les commissions avaient examiné hier, mardi, le projet de réponse aux premières notes de M. de Brockdorff-Rantzau, relatives aux prisonniers de guerre et à la législation internationale du travail. Le conseil des Quatre en prendra connaissance aujourd'hui, mercredi, et arrêtera définitivement le texte, qui sera publié. Aujourd'hui aussi doit avoir lieu ce sujet une réunion du conseil des cinq ministres des affaires étrangères.

Dans les milieux de la conférence, on pense que les préliminaires ne seront pas remis aux délégués autrichiens avant la semaine prochaine. Il y a lieu de remarquer que les puissances représentées à la cérémonie du Château-Saint-Germain seront moins nombreuses qu'à celles des délégués à Versailles. Y assisteront seulement les représentants des Etats qui ont fait la guerre ou qui ont rompu les relations avec l'Autriche. Ce sont, par ordre chronologique, la Serbie, le Monténégro, la France, le Japon, la Belgique, la République de Saint-Marin, l'Italie et les Etats-Unis.

La cinquième note allemande

Versailles, 14 mai.

(Havas.) — M. de Brockdorff-Rantzau a remis hier soir, mardi, au colonel Henry une nouvelle note pour les chefs des gouvernements alliés. L'attaché des affaires étrangères a pris livraison du document à Versailles.

L'occupation de la rive gauche du Rhin

Bruxelles, 14 mai.

(Havas.) — La Libre Belgique dit que le grand quartier-général belge a entamé des pourparlers avec le grand quartier-général britannique, dans le but de remplacer par des troupes belges les troupes britanniques occupant la région de Malmédy.

Appréciations italiennes

Rome, 14 mai.

Le secrétaire politique du parti populaire italien a adressé aux sections du parti une circulaire dans laquelle il dit notamment que l'idée de la Société des Nations lancée pour la première fois, pendant le conflit, par la parole autorisée du chef de la chrétienté, puis reprise et concrétisée dans une formule politique par le président des Etats-Unis d'Amérique, aurait dû se réaliser comme un pacte solennel des peuples qui veulent un lien réel et juridique de fraternité universelle. Malheureusement, l'œuvre élaborée à Paris marque la continuation perpétuelle des hégémonies politiques, crée et renforce des impérialismes anciens et nouveaux, confirme des prépondérances économiques, affaiblit les petits Etats, viole la liberté des peuples et fait mourir le germe de luttes futures.

Il faut donc que, dans ces moments graves, les sections du parti populaire italien affirment leur programme de politique internationale et fassent des vœux pour que les délégués italiens à Paris, non seulement sachent soutenir les droits et les intérêts nationaux, mais gardent leur foi dans ce programme de justice internationale qui a été promis et que la conscience des peuples réclame.

L'Italia, qui publie ce document, dit que M. Sonnino « n'aurait pas pu commettre une erreur politique plus grande que lorsqu'il a accepté de se faire le représentant de la camarilla alive, en polémissant avec arrogance avec Benoit XV ».

L'Italia ajoute : « Il serait vraiment étrange que, pendant que les dévotours du monde tournent leur concupiscence du côté de Rome, pendant que les Anglo-Saxons s'installent à l'ombre du Vatican, et que le Tigre saire pour y arriver en cachette, l'Italie, qui a la bonheur d'avoir le Vatican dans son centre, s'en abstint volontairement ».

La liberté d'exportation

Paris, 14 mai.

(Havas.) — Un décret supprime la plupart des restrictions de l'exportation, maintenant seulement sous contrôle quelques produits intéressant directement l'alimentation, la reconstitution des régions libérées et les monnaies.

Le cas de Guillaume II

La Haye, 14 mai.

(Havas.) — La nouvelle de Londres disant que le gouvernement hollandais aurait décidé de livrer l'ex-kaiser est officiellement démentie. On déclare que l'extradition de l'ex-kaiser ne concerne pour le moment que l'Allemagne et l'Entente. Le gouvernement hollandais n'a rien à y voir.

Le prince impérial allemand

Paris, 14 mai.

(Havas.) — Le Temps apprend de La Haye que l'universaire de l'ex-kronprinz a provoqué des manifestations de sympathie de la part de la population de Wieringen, dont un grand nombre de maisons ont pavé. Des fleurs ont été portées au domicile de l'ex-kronprinz, qui a reçu de hautes personnalités militaires vœux lui présenter leurs vœux.

La paix avec l'Autriche

Saint-Germain-en-Laye (Oise), 14 mai. (Havas.) — Les plénipotentiaires autrichiens sont attendus aujourd'hui, mercredi, vers la fin de l'après-midi. Les délégués seront logés partie dans l'hôtel Henri IV, partie dans le pavillon François I^{er}, le reste dans les villas voisines.

Le refus de Tchitchérine

Paris, 14 mai.

(Havas.) — Les Débats disent que Tchitchérine, commissaire du gouvernement russe bolchéviste aux affaires étrangères, dans un radio gramme adressé à Nansen, qui proposait à l'Entente de ravitailler la Russie, repousse la condition de cessation des hostilités exigée par l'Entente, disant : « Vos intentions ont été mesurées par d'autres, afin de cacher un dessein politique sous un semblant d'acte purement humanitaire ».

Des Serbes en Styrie

Gratz, 14 mai.

(B. C. V.) — Dimanche sont entrés à Marbourg 2000 hommes d'infanterie serbes.

Pour les enfants de Vienne

Vienne, 14 mai.

Suivant le Neuer Tag, la commission américaine, devant la misère toujours plus profonde des enfants de Vienne, a décidé d'élever de 400.000 à 800.000 dollars la valeur des envois de denrées alimentaires à Vienne.

Un coup de grison

Londres, 14 mai.

(Havas.) — Un coup de grison s'est produit à Hioncilly. Il y a cinq tués et cinq blessés.

SUISSE

Les fêtes de Ligornetto

Lugano, 14 mai.

A l'occasion de la cérémonie d'inauguration du musée Vincenzo Vela, qui a eu lieu hier, mardi, à Ligornetto, le Conseil fédéral et la municipalité de Ligornetto avaient invité Mgr Bacciarini, qui a pris part à cette fête, avec le vicar général. Il a été présenté le premier au président de la Confédération.

Après, M. le président Ador avait à sa droite Mgr Bacciarini et à sa gauche M. le conseiller d'Etat Garbani-Nerini.

Du charbon allemand

Zurich, 14 mai.

On mande d'Essen à la Nouvelle-Gazette de Zurich qu'un nouvel accord a été conclu avec la Suisse au sujet de la fourniture de charbon, sur la base d'un prix moyen de 105 francs. L'Allemagne s'engage à fournir mensuellement 30.000 tonnes de charbon, 20.000 tonnes de coke, dont la plus grande partie de la région minière de la Ruhr, 12.000 tonnes de briquettes d'antracite rhénane.

L'accord entre en vigueur le 1^{er} juin. Il est valable provisoirement pour six mois.

Un avion sur le Cervin

Zermatt, 14 mai.

A 7 heures ce matin, on a aperçu à une grande hauteur un avion qui passait sur le mont Cervin, puis disparut dans la direction du Weisshorn.

Une grève originale

Lugano, 14 mai.

D'après un journal de la ville, on s'attend à avoir sous peu la grève des secrétaires communaux lessinois, car le gouvernement n'a pas encore trouvé le temps de proposer au Grand Conseil la modification du décret qui règle les honoraires des secrétaires.

SOCIÉTÉS DE FRIBOURG

Musique la Concordia. — Ce soir, mercredi, répétition générale.

Calendrier

Jeu 15 mai

Saint JEAN-BAPTISTE de la Salle

Chaque sport exige des nerfs calmes et un cœur sain. Celui qui diminue sa force de résistance par l'abus de boissons excitantes, au lieu de joies sportives, ne connaît jamais que les désillusions. Un sportsman expérimenté boit le café Hag, véritable café en grains sans caféine. Au café Hag, la caféine, poison nuisible au cœur et aux nerfs, et que le thé contient également, a été extraite, sans que le goût et l'arôme en soient amoindris.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDE

Ciravegna & Co, Genève

Emodella
le purgatif par excellence
Envoyé dans les pharmacies
GABA S.A. - BALE

1^{re} Marque Française
CRÈME SIMON
Unique pour la toilette

ravitaillement a été remis en liberté. La somme qu'il s'était appropriée a été rendue.

A Bulle

L'assemblée du Cercle conservateur de Bulle aura lieu jeudi, 15 mai, à 1 h. 1/2 de l'après-midi, avec les tractata statutaires. On recommande vivement l'assistance à cette réunion.

La grippe

Le village de Sorens est très éprouvé par la grippe. On y a enregistré près de 150 cas, dont trois ont été suivis de décès. M. le révérend curé Gagny a été sérieusement atteint, mais son état s'est heureusement amélioré ces jours derniers.

Souvenirs d'autrefois

On a enterré dernièrement, à la Tour-de-Trême, celle qui fut la fille du dernier préfet de Corbières, M^{me} Josephine Corboz-Morand. La défunte avait été l'excellente mère d'une très nombreuse famille.

La préfecture de Corbières avait été supprimée par le gouvernement radical, en 1847.

Sur nos lacs

A la suite de la rapide fonte des neiges, le niveau des lacs de Neuchâtel et Morat a monté considérablement ces jours-ci. Sur les rives, des portions de terrains assez étendues sont inondées.

Dès le 15 mai, la Société de navigation à vapeur améliorera son service de bateaux entre Neuchâtel et Morat, ainsi que sur le lac de Morat.

Un de ces jours derniers, les frères Kaiser, d'Estavayer, ont pêché dans le lac de Neuchâtel 800 livres de brème (platoms).

Chronique broyarde

On nous écrit : Estavayer voit avec plaisir la petite industrie prendre un essor réjouissant dans ses murs. La fabrique de jouets de M. Alexandre Corboud est terminée. Les trois bâtiments s'élèvent, gracieux, à quelques minutes de notre ville. Munie d'un outillage et de machines modernes, pourvue de vastes locaux clairs et bien aérés, cette fabrique va commencer dans quelques jours son activité. M. Corboud a exposé déjà de nombreux modèles de sa fabrication à la foire d'échantillons de Bâle, et notre jeune industriel a été récompensé de ses efforts.

Ville de petite industrie, Estavayer tend à devenir plus encore une ville d'études. Ses excellents pensionnaires voient d'année en année s'accroître le nombre de leurs élèves. C'est ainsi que l'Institut Slavia compte plus de 50 étudiants et a dû, faute de place, en refuser nombre d'autres. Cette maison, qui jouit d'une solide réputation, se verra sans doute sous peu obligée de se donner plus d'espace.

L'Institut du Sacré-Cœur, dirigé avec tant de savoir et de dévouement par les Révérends Sœurs d'Ingenhoh, la plus grande partie de ses places occupées. La rentrée de Pâques a été la plus nombreuse à ce jour.

Nous renvoyons à une prochaine correspondance un résumé des délibérations du Conseil général d'Estavayer sur l'état des finances de la cité et la pénurie de logements qui se fait sentir aussi chez nous.

Dans l'industrie du bois

Il vient de se constituer dans le chef-lieu de la Gruyère, sous le nom de « Bois de Bulle, S. A. », une société qui reprend les scieries et commerces de bois des maisons Dubas, Despond et Levrat. Le capital est de 1,200,000 fr. divisé en 1200 actions de 1000 francs. Le conseil d'administration est présidé par M. Lucien Despond, syndic de Bulle.

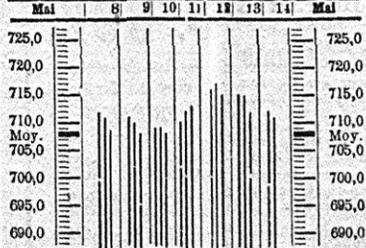
Les prix excessifs

Nous avons signalé hier la fâcheuse tendance au renchérissement continu des prix des terrains agricoles. On attire notre attention sur un phénomène analogue concernant la vente des foins (fleuries) sur pied. Il vient d'être fait des enchères de fourrage vert, dans la contrée d'Auligny-Cottens, aux prix extraordinaires de 500, 600 et même 700 francs la pose. Il y a là une évidente exagération, et ce seront les consommateurs qui subiront le contre-coup de cette surenchère. Ayant payé à de tels prix les fourrages — on calcule que les achats de fleuries à 600-700 fr. la pose correspondent au prix de 30 à 40 fr. les 100 kilos de foin — des campagnes auront la tentation de se rattraper sur le lait et les produits laitiers.

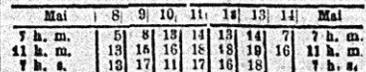
BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE

Du 14 mai

BAROMÈTRE



THERMÈTRE C.



TEMPS PROBABLE

Zurich, 14 mai, midi.

Beau. Assez chaud.

aux recettes 430,199 fr. 76 (297,537 fr. en 1917) et aux dépenses, 354,951 fr. 38 (261,350 fr. en 1917). L'excédent des recettes est ainsi de 75,248 fr. 38.

M. Savoy, conseiller d'Etat, constate, au vu de ce résultat, que les critiques qui avaient accueilli jadis l'achat de Bellechasse sont brillamment réfutées par les faits.

M. Glasson estime que la colonie aurait pu se passer, en 1918 déjà, du subsidie cantonal de 35,000 fr.

M. Perrier, directeur de la Police, croit, au contraire, que la constitution d'une modeste réserve est une mesure de sage prévoyance. Une porcherie va être construite. Une amélioration appréciable a été consentie au personnel par la livraison gratuite aux employés du pain, du lait, de la viande et des légumes. L'alimentation des détenus, le chauffage, la literie, le mobilier ont sensiblement enflé les dépenses, qui ont trouvé d'ailleurs une large compensation dans la hausse du bétail de vente et l'excellent rendement des cultures.

M. Musy, directeur des finances, ajoute que le subsidie de 35,000 fr. a été porté au compte courant ouvert à Bellechasse, à la Banque de l'Etat, compte courant qui permettra à la colonie de se développer dans un avenir très prochain d'une manière autonome.

Ad-dessus, les comptes du pénitencier sont réglés.

Les comptes de Drogneins

Rapporteur : M. Blanchard.

L'année dernière a été favorable aussi pour l'Institut de Drogneins. Si l'établissement a souffert du renchérissement des vivres et du combustible, l'exploitation du domaine a donné les meilleurs résultats. Les recettes, budgétées à 124,150 fr., ont atteint 180,966 fr. 69. C'est la vente du bétail qui a surtout procuré cette mieux-value. Les dépenses ayant été de 154,412 fr. 10, l'excédent actif de l'exercice s'est élevé à 26,554 fr. 59. Le subsidie de l'Etat, budgété à 20,930 fr., n'a été que de 18,500 fr. L'inventaire a passé de 604,590 fr. à 771,256 fr. et la fortune, de 593,481 fr. 59 à 786,702 fr. 08. L'augmentation pour l'an dernier est ainsi de 193,220 fr. 49.

Preennent la parole, sur les comptes de Drogneins : MM. Blanc, Musy, directeur des finances ; Perrier, directeur de la police ; Antoine Morard et Blanchard, rapporteur.

M. Blanc ayant demandé si l'on faisait une différence dans le prix de pension entre les élèves fribourgeois et non fribourgeois, M. le conseiller d'Etat Perrier répond affirmativement et montre les avantages du système. MM. Musy et Perrier se réjouissent de la bonne marche de l'Institut, dont l'autonomie pourra être assurée prochainement.

Les comptes sont adoptés, les débats interrompus et la séance levée à midi 10.

La session sera reprise lundi prochain, 19 mai, à 8 heures, avec l'ordre du jour suivant pour la première séance : Projet de loi organique de l'Asile de Marsens et d'Huamillont ; loi sur les auberges (3^e débat) ; projet de loi sur la réglementation de la durée du travail dans les établissements non soumis à la loi sur les fabriques ; comptes divers.

Conseil d'Etat

Séance du 13 mai. — Le Conseil accorde : A M. Emile Strub, à Tavel, une patente de médecin, l'autorisant à pratiquer l'art médical dans le canton de Fribourg.

Il autorise les communes de Vuisternens-devant-Romont et La Magne à procéder à une venue d'immeubles, et la paroisse réformée de Saint-Antoine à lever un impôt.

La catastrophe du 9 mai

Parmi les photographies qui ont été faites du pont du Gotéron dans le tragique état où l'a mis l'accident du 9 mai, la vue la plus saisissante est sans contredit celle qu'a prise M. Machereel, photographe, qui a su se placer de façon à présenter de point mutilé dominant l'abîme et se détachant sur le ciel au-dessus du panorama de la ville de Fribourg.

Aventure d'un détraqué

Ce matin, la ville de Fribourg était pleine de la rumeur qu'un individu s'était lancé, hier soir, dans la Sarine, depuis le Pont suspendu. Décidément, nos ponts devenaient tragiquement célèbres. Informations prises, il s'agit d'un petit saut d'une vingtaine de mètres qu'un individu, débarqué le même jour à Fribourg, au retour de France, a fait depuis l'extrémité extérieure du Pont suspendu, dans le voisinage du Café du Pont, sur le talus herbeux qui descend vers la route de Berne. Il s'agit d'un certain Romanens, de Sorens, âgé de 39 ans, il est à l'hôpital.

Cour d'assises

La cour d'assises de Fribourg a jugé hier G. M., facteur postal, inculpé de détournement. L'accusé, défendu par M. le Dr Piller, avocat, a été acquitté, mais sans indemnité, et il supportera les frais du procès. Le jury a estimé qu'il n'y avait pas eu, chez l'accusé, intention de vol. G. M., se trouvant aux prises avec un besoin urgent, a compté pouvoir rendre au premier jour la petite somme dont il s'était permis de disposer. Mais la dénonciation a prévenu l'acte de restitution projeté. Le passé de G. M. montre son honnêteté.

La cour d'assises a eu également à sa barre l'ex-comptable de l'Office cantonal de ravitaillement, J. K., accusé également de détournement. Le prévenu était assisté du même avocat. M. le Dr Piller a plaidé avec succès que son client n'avait pas eu la qualité de fonctionnaire et que c'était à peine si l'on pouvait dire qu'il fut un comptable, car rien ne l'avait préparé à l'emploi auquel il fut appelé.

La cour est entrée péniblement dans les vues du défenseur et a accordé à K. des circonstances atténuantes. Elle a condamné K. à six mois de réclusion, mais l'a mis au bénéfice des sursis. En conséquence, l'ex-comptable de l'Office de

tion. Le directeur des finances est prêt à présenter son projet de loi fiscale ; mais la commission n'a pu achever son travail. D'autre part, le groupe libéral a exprimé certains desiderata qui nécessitent une consultation au gouvernement et une réunion du groupe de la majorité. Dans ces conditions, l'orateur demande la suspension des débats et leur reprise le lundi 19 mai, après midi.

M. Bartsch appuie cette proposition, le projet fiscal n'ayant pu être étudié suffisamment par les députés. Il y a également sur le chantier un projet de révision constitutionnelle, qui demande étude et réflexion.

MM. Ducrest et Blanchard, qui avaient été d'accord, la veille, d'ajourner les débats, restent en arrière, quoique au regret.

M. Zimmermann est d'accord d'interrompre la session et réclame l'envoi aux députés de langue allemande de la traduction du projet fiscal.

M. Torche n'est pas opposé au renvoi, mais demande que les députés fassent un petit effort pour reprendre la session le lundi matin, 19 mai, à 8 heures.

Le Grand Conseil adopte cette manière de voir et décide de renvoyer à la reprise de la session, avec la loi fiscale, le dernier débat de la loi sur les auberges, ainsi que le projet de loi réglementant la durée du travail dans les établissements non soumis à la loi sur les fabriques.

Naturalisations

Sur le rapport de M. Bovet, la naturalisation fribourgeoise est accordée, par toutes les voix contre deux ou trois, à M. Richard Zehnbauer, Hongrois, professeur à l'université ; à M. Antoine Piccard, de Prague, professeur à l'université, et à M. Johann Miller, Bavaurois, à Broc.

Deux observations

M. Charles Chassot exprime son étonnement du retard apporté dans l'impression et l'envoi aux députés du projet de loi fiscale. Il s'étonne également qu'il circule déjà dans quelques milieux une seconde édition de ce projet, remanié et corrigé, édition dont les députés n'ont aucune connaissance.

M. Boschung se joint à l'observation de M. Chassot, en ce qui concerne la traduction des projets de loi.

Les comptes de Hauterive

M. Torche présente les comptes de l'Ecole normale pour 1918. Les recettes se sont élevées en 1918 à 105,873 fr. 55, dont 57,000 fr. de subsidie ordinaire de l'Etat et 22,000 fr. de subsidie extraordinaire. Le budget prévoyait une recette de 99,000 fr. Les dépenses, budgétées à 99,600 fr., ont atteint 105,959 fr. L'exercice boucle ainsi par un léger boni de 814 fr. 55. L'augmentation des dépenses a porté surtout sur les postes de l'alimentation et du chauffage.

M. Perrier, commissaire du gouvernement, apporte quelques renseignements sur les dépenses extraordinaires de l'exercice. Le bilan de l'Ecole normale présente, fin 1918, une fortune de 525,233 fr. 50, contre 524,118 fr. 95 fin 1917.

Les comptes sont approuvés.

Les comptes du Technicum

Notre école d'arts et métiers n'a pas de fortune. M. Torche, rapporteur, se contente donc de passer en revue les chiffres des recettes et des dépenses du compte de 1918. Le déficit de l'exercice est de 4474 fr. 45, avec 115,255 fr. 10 aux recettes et 119,729 fr. 55 aux dépenses. Le crédit de l'Etat a été maintenu à 42,000 fr. et celui de la ville de Fribourg à 8000 fr. Aux dépenses, un léger écart entre les chiffres du budget et ceux du compte figure au poste de l'entretien. M. le Rapporteur mentionne une observation de la commission d'économie publique qui ne trouve pas heureuse l'idée d'avoir installé l'internat à l'ancienne maison de correction. Ce pensionnat est trop éloigné du Technicum.

M. Perrier, commissaire du gouvernement, partage le point de vue de la commission, tout en reconnaissant la bonne marche de l'internat.

A une question de M. Dupraz concernant les ateliers du Technicum, M. Léon Genoud répond que ces ateliers appartiennent aux Entreprises électriques, mais que le Grand Conseil sera prochainement saisi d'une demande de crédit pour leur rachat.

Les comptes sont approuvés.

Bersetia et Hospice cantonal

M. Torche résume encore brièvement, au nom de la commission d'économie publique, les comptes de la Bersetia et de l'Hospice cantonal. La première de ces fondations, qui s'élevait à 245,20

